

Carlo Ginzburg
Carlo Poni

La micro-histoire

1. À côté de l'histoire quantitative et sérielle qui a gagné comme ailleurs ses lettres de noblesse au sein de la communauté scientifique, des tendances nouvelles se font jour dans la recherche italienne, qui ne sont point sans rapport avec l'extraordinaire richesse du matériel documentaire qu'elle a charge d'exploiter¹. Un peu partout, en particulier, se multiplient des travaux qui ont en commun l'analyse à la loupe de phénomènes circonscrits (une communauté villageoise, un groupe de familles, voire un individu). On peut comprendre cette évolution en faisant appel soit à des raisons internes à la discipline, soit à des raisons extérieures à elle. Commençons par les secondes, celles qui sont extrahistoriographiques.

Toutes ces dernières années, des phénomènes très différents les uns des autres, comme les récentes guerres dans le Sud-Est asiatique, ou encore des désastres écologiques comme ceux de Seveso ou de l'*Amoco Cadiz*, etc., nous ont invités à remettre en cause des objectifs stratégiques longtemps tenus pour acquis – et, en tant que tels, non soumis à analyse –, qu'il s'agisse du socialisme ou du développement technologique illimité. On peut sans grand risque poser que le succès croissant des reconstructions micro-historiques a quelque chose à voir avec la montée de doutes sur certains processus macro-historiques. C'est précisément parce qu'on n'est plus assuré que le jeu en vaille la chandelle que l'on est tenté de reprendre l'analyse des règles du jeu. À l'optimisme (réformateur ou révolutionnaire) des années 1950 et 1960 vient s'opposer, à la fin des années 1970, la tentation du doute radical, et l'évolution s'accroîtra vraisemblablement dans la décennie qui commence. Que les recherches de micro-histoire choisissent si souvent comme objet d'étude les thèmes du privé, du personnel et du vécu, ceux-là mêmes que privilégie avec tant de force le mouvement féministe, ce n'est nullement une coïncidence puisque les femmes constituent sans aucun doute le groupe qui a payé le tribut le plus lourd au développement de l'histoire des hommes.

Le rapport toujours plus étroit qui s'est noué entre l'histoire et l'anthropologie est tout ensemble le symptôme et l'instrument de cette prise de conscience. (Même s'il s'agit ici aussi d'un rapport inégal, malgré l'intérêt grandissant que manifestent pour l'histoire certains anthropologues comme J. Goody².) Aux

1. Nous ne pensons pas ici aux seuls documents conservés dans les archives et les bibliothèques, mais aux paysages, aux formes urbaines, aux gestes quotidiens : l'Italie tout entière peut être considérée, et elle l'a été en fait, comme un immense dépôt d'archives.

2. J. Goody, *La Raison graphique. La domestication de l'esprit sauvage*, trad. franç. Paris, Éd. de Minuit, 1979.

Une première version de ce texte, présentée à un colloque sur « Les *Annales* et l'historiographie italienne », Rome, janvier 1979, a paru dans la revue *Quaderni Storici* n° 40, janvier-avril 1979, pp. 181-190, sous le titre « Il nome e il come... »

Cet article est paru en décembre 1981, dans le n° 17 du *Débat* (pp. 133 à 136).

historiens, l'anthropologie n'a pas seulement offert toute une gamme de thèmes largement négligés jusqu'à (des relations de parenté à la culture matérielle, des rituels symboliques à la magie), mais encore un renouvellement bien plus important : un cadre de référence conceptuel dont on commence aujourd'hui à entrevoir les traits majeurs. La fin de l'illusion ethnocentrique (qui coïncide paradoxalement avec l'unification du marché mondial) a rendu inconcevable l'idée d'une histoire universelle. Seule une anthropologie imprégnée d'histoire, ou, ce qui revient au même, une histoire imprégnée d'anthropologie, pourra repenser l'aventure multi-millénaire de l'espèce *homo sapiens*.

Il y a trente ans, Lévi-Strauss écrivait dans un article depuis repris dans son *Anthropologie structurale* : « (...) la célèbre formule de Marx : "les hommes font leur propre histoire, mais ils ne savent pas qu'ils la font", justifie, dans son premier terme, l'histoire, et dans son second, l'ethnologie. En même temps, elle montre que les deux démarches sont indissociables³. » Mais la convergence pressentie entre l'histoire et l'anthropologie doit surmonter de multiples obstacles ; en premier lieu la différence entre les types de documentation que chaque discipline met en œuvre. La complexité des rapports sociaux reconstruits par l'anthropologie dans son travail de terrain contraste ici avec le caractère unilatéral des données archivistiques sur lesquelles l'historien travaille. Chacun de ces ensembles documentaires, né d'un rapport social particulier et, le plus souvent, sanctionné par une institution, peut légitimer la spécialisation du chercheur. On est donc historien de l'Église ou des techniques, du commerce ou de l'industrie, de la population ou de la propriété, de la classe ouvrière ou du parti communiste italien. Le mot d'ordre de cette historiographie pourrait être : « Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite. » Cette fragmentation du travail reproduit celle des sources. Les états des âmes nous présentent des individus qui sont des vivants et des morts, des pères et des fils ; les cadastres, des propriétaires ou des usufruitiers ; les actes criminels, les acteurs ou les témoins d'un procès. Mais on risque ainsi de perdre les relations complexes qui unissent un individu à une société donnée. La remarque vaut aussi pour ces sources plus riches de renseignements parfois imprévisibles que sont, par exemple, les procédures criminelles ou les procès d'Inquisition (les seconds surtout), celles qui nous rapprochent le plus du travail de terrain d'un anthropologue d'aujourd'hui. Mais si le terrain de la recherche est suffisamment circonscrit, les séries documentaires individualisées peuvent être superposées dans la durée comme dans l'espace, permettant ainsi de retrouver un même individu dans des contextes sociaux différents. Le fil d'Ariane qui guide le chercheur dans le labyrinthe des archives est celui qui distingue un individu d'un autre dans toutes les sociétés connues : c'est le nom.

2. Le recours au nom pour ouvrir à l'histoire de nouveaux champs de recherche n'est pas une innovation. On connaît bien le changement de perspective que la mise au point d'une démographie nominative (avec l'enquête de L. Henry sur Crulai⁴) a introduit dans la démographie historique, en proposant un nouvel objet au chercheur : la reconstruction des familles. Mais la méthode nominative peut être utilisée bien au-delà des sources strictement démographiques. Dans les états des âmes des paroisses rurales situées en zone de métayage (on se réfère ici précisément à la campagne de Bologne), figurent, à côté du nom et du prénom de l'exploitant et des membres de sa famille, le nom de sa ferme et celui de l'exploitation dont il a la charge (Cà rossa, Cà bianca, Palazzo, etc.). Si l'on prend comme guide cette dernière appellation, on trouvera sans grand mal dans les registres cadastraux (dans une autre source archivistique, donc) une autre donnée d'importance : la taille de l'exploitation. On y trouvera en outre, avec le nom et la taille de l'exploitation,

3. Cl. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 31.

4. L. Henry, *La Population de Crulai, paroisse normande*, « Travaux et documents », Paris, INED, 1958.

le nom du propriétaire du fonds. À partir de ce nom, il devient possible de remonter aux archives privées du propriétaire, où, avec un peu de chance, on trouvera des registres d'administration, les comptes annuels de l'exploitation, et donc, avec le nom du métayer et avec celui de sa métairie, les mouvements annuels de la production agricole spécifiés pour chaque type de culture (grains, chanvre, maïs, vigne, bois, etc.), le partage par moitié du produit brut, l'endettement paysan par exploitation et pour chaque famille de métayers. Autrement dit, nous retrouvons des données sérielles (le plus souvent, mais non toujours, sur des périodes courtes), à partir desquelles il est possible de recomposer l'écheveau des différentes conjonctures.

Le parcours peut bien évidemment commencer en un point quelconque de la chaîne. Le meilleur point de départ n'est probablement pas le document paroissial mais les archives de la grande propriété, qui sélectionnent les noms des paysans et les noms des lieux que l'on peut plus raisonnablement espérer retrouver dans d'autres archives (état civil paroissial et cadastres) qui conservent en principe les noms de toutes les familles et ceux de toutes les unités d'exploitation. Selon une démarche analogue, il est possible de reconstruire, à l'aide des archives notariales, les stratégies matrimoniales des familles parentes et alliées. Le parcours de la recherche peut encore être prolongé du côté des archives ecclésiastiques (épiscopales) où l'on se mettra en quête des dispenses de mariage entre consanguins. Ici encore, le nom sert de fil conducteur.

Ce jeu de renvois et de ricochets ne s'oppose pas nécessairement, on l'a déjà souligné, à l'enquête sérielle. Il peut, bien au contraire, s'en servir. Une série, surtout lorsqu'elle n'a pas fait l'objet de manipulations, est toujours utilisable. Mais le centre de gravité des recherches micronominatives que l'on propose ici est ailleurs. Les trajets qui convergent vers le nom ou qui partent du nom composent une sorte de toile d'araignée aux mailles étroites, proposant à l'observateur la représentation graphique du réseau des rapports sociaux dans lequel l'individu est pris.

Une telle recherche reste possible même lorsque les individus appartiennent à des couches sociales caractérisées par une forte mobilité géographique. Il devient alors nécessaire de procéder plus à tâtons, en se fiant au hasard et à la chance ; mais le nom s'avère encore une fois une boussole précieuse. Costantino Saccardino fut accusé d'hérésie par le Saint-Office de Bologne, jugé et condamné à mort avec trois de ses compagnons en 1622⁵. Le procès (que nous n'avons malheureusement pas pu retrouver) eut un certain retentissement : des chroniques manuscrites de la ville, des récits imprimés nous livrent d'autres détails sur l'affaire et sur son protagoniste. On y apprend que Saccardino avait habité Venise : un sondage dans les archives de l'Inquisition vénitienne permet de retrouver une série de dénonciations contre lui. Une mention fugitive évoque Saccardino à Florence où il aurait été bouffon au service des Médicis : et, de fait, son nom figure parmi les stipendiés de la cour dans la première décennie du XVII^e siècle. Une vérification bibliographique met au jour un petit traité d'art médical qu'il a publié, et qui s'achève sur une liste de clients qu'il a soignés et guéris comme l'atteste à chaque fois toute une série d'actes enregistrés par des notaires de Bologne dont les noms sont donnés. Une nouvelle recherche dans le fonds notarial de l'Archivio di Stato de Bologne le confirme. Mais un document renvoie à un autre acte du même genre, passé quelques années plus tôt devant un notaire de Ferrare. Pièce après pièce, surgit une biographie, même si elle est inévitablement vouée à rester fragmentaire, et avec elle, le réseau de relations qui l'enserrent.

3. Les deux recherches qui viennent d'être esquissées ont, par-delà leurs dissemblances, deux éléments en commun : elles s'intéressent aux strates inférieures de la société, et elles choisissent le nom comme fil

5. Une sommaire anticipation des recherches évoquées ici dans C. Ginzburg et M. Ferrari, « La colomba ha aperto gli occhi », *Quaderni Storici*, 38, 1978, pp. 631-639.

conducteur. Voici quelques années, traçant un bilan des recherches prosopographiques, Lawrence Stone distinguait deux courants : l'un, qualitatif, attentif aux élites (politiques, culturelles, etc.) ; l'autre quantitatif, préoccupé d'analyser des agrégats sociaux plus massifs⁶. Nous proposons de combiner la perspective non élitiste du second courant avec le souci d'individualisation qui est au cœur du premier. Une prosopographie de la masse, donc, analogue à celle que proposait E.P. Thompson, et qui devrait déboucher sur une série d'études de cas, sans pourtant exclure, on l'a dit, les recherches sérielles.

Qu'une prosopographie de la masse doive se donner pour objectif une série de *case studies*, la chose paraît évidente : une enquête qui se veut tout ensemble qualitative et exhaustive ne peut prendre comme objet que des entités limitées en nombre – des élites, justement. Le problème devient alors celui de sélectionner dans la masse des données disponibles des cas pertinents et significatifs.

Significatifs au sens de statistiquement fréquents ? Pas toujours. Il existe aussi ce qu'Edoardo Grendi a nommé, en recourant à un télescopage efficace, l'« exceptionnel normal⁷ ». L'expression peut avoir deux sens au moins. Elle désigne avant tout une documentation qui n'est exceptionnelle qu'en apparence. Stone notait comme une singularité que les seuls groupes subalternes sur lesquels il soit possible de rassembler, dans certains cas, un nombre important d'informations, sont « les groupes minoritaires, exceptionnels par définition, puisqu'il s'agit d'individus qui se révoltent contre les comportements et les croyances de la majorité »⁸. Mais un examen des procédures criminelles antérieures au XIX^e siècle (avant, donc, que s'affirme la figure du criminel professionnel au sens moderne du terme) incite à des conclusions moins pessimistes. La très grande majorité de ces procès traite de chefs d'accusation tout à fait communs, souvent sans grande importance, rixes, petits vols, etc., qui sont le fait d'individus qui n'ont absolument rien d'exceptionnel. Il n'est nullement paradoxal d'affirmer que, dans les sociétés préindustrielles, certaines formes de transgression ont pu être la norme (en fait, sinon en droit).

Mais l'« exceptionnel normal » peut avoir une autre signification. Si les sources taisent et/ou déforment systématiquement la réalité sociale des classes subalternes, un document vraiment exceptionnel (c'est-à-dire statistiquement infrequent) peut être beaucoup plus révélateur que mille documents stéréotypés. Comme l'a montré Kuhn, les cas marginaux mettent en cause l'ancien paradigme et aident du même coup à en constituer un nouveau, mieux articulé et plus riche. Ils fonctionnent donc comme les traces ou les indices d'une réalité cachée et qui n'est généralement pas saisissable à travers la documentation.

À partir d'expériences dissemblables et travaillant sur des thèmes de recherche très différents, les deux auteurs de ces lignes ont été conduits à reconnaître l'importance décisive de ces traces, de ces indices, de ces lapsus qui troublent en la désorganisant la surface de la documentation⁹. Au-delà, il est possible d'atteindre ce niveau plus profond, invisible, qui est celui des règles du jeu, « l'histoire que les hommes ne savent pas qu'ils font ». On aura reconnu ici l'écho de la leçon, diverse et conjointe, de Marx et de Freud.

4. L'analyse micro-historique a donc deux faces. Mise en œuvre à petite échelle, elle autorise souvent une reconstitution du vécu inaccessible aux autres approches historiographiques. Elle se propose d'autre part de repérer les structures invisibles selon lesquelles ce vécu est articulé. Le modèle implicite est ici celui qui organise le rapport entre langue et parole chez Saussure. Les structures qui règlent les rapports sociaux sont,

6. L. Stone, « Prosopography », dans *Daedalus*, 100, 1971, pp. 46-79.

7. E. Grendi, « Microanalisi e storia sociale », *Quaderni Storici*, 35, 1972, p. 512.

8. L. Stone, « Prosopography », *op. cit.*, p. 59.

9. Cf. C. Ginzburg, « Spie. Radici di un paradigma scientifico », trad. franç. : « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice », *Le Débat*, 6, 1980, pp. 3-44 ; C. Poni, « Innova zione contadina e controllo padronale », colloque de Göttingen sur les *Arbeitsprozesse*, à paraître dans la revue *Past and Present*.

comme celles de la langue, inconscientes. Entre la forme et le contenu existe un écart que la science a pour tâche de combler. (Si la réalité était transparente, et donc immédiatement connaissable, disait Marx, l'analyse critique serait superflue.) C'est pourquoi nous proposons de définir la micro-histoire, et l'histoire en général, comme *science du vécu* : définition qui cherche à comprendre les raisons tant des partisans que des ennemis d'une intégration de l'histoire aux sciences sociales (et qui doit donc déplaire aux uns et aux autres).

Le terme de structure est toutefois ambigu. Les historiens l'ont essentiellement identifié avec la longue durée. Le moment est peut-être venu de marquer plus nettement dans la notion de structure ce qui en elle relève du système et qui implique, comme l'a montré Jakobson, tant la synchronie que la diachronie.

5. La micro-histoire ne saurait en aucun cas se contenter de vérifier, à son échelle propre, les règles macro-historiques (ou macro-anthropologiques) qui ont été élaborées ailleurs. Une des premières expériences de celui qui se risque à l'approche micro-historique est précisément de découvrir la pertinence faible, et parfois nulle, des scissions construites à l'échelle macro-historique (et d'abord des découpages chronologiques). D'où l'importance décisive de la comparaison.

6. L'histoire de l'Italie est une histoire polycentrique, comme l'attestent, entre autres, les séries documentaires conservées dans les dépôts d'archives de la péninsule. Retenons que les enquêtes micro-historiques offrent aujourd'hui la démarche la plus adéquate pour exploiter cette extraordinaire accumulation de matières premières. La plus adéquate, et la plus praticable aussi pour ceux qui usent de méthodes d'exploitation artisanales.

Carlo Ginzburg, Carlo Poni.